



La forêt-matière

Serge Bahuchet

► To cite this version:

Serge Bahuchet. La forêt-matière. Bahuchet, Serge. Les Peuples des forêts tropicales aujourd'hui : volume II, Une approche thématique, Commission européenne-APFT, pp.135-156, 2000, Les Peuples des forêts tropicales aujourd'hui - rapport du programme APFT. hal-00547942

HAL Id: hal-00547942

<https://hal.science/hal-00547942>

Submitted on 17 Dec 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



LA FORÊT-MATIÈRE

Serge BAHUCHET

Avec la participation de :

Florence Brunois, Edmond Dounias, Françoise Grenand, Pierre Grenand, Stefanie Klappa, Christin Kocher-Schmid, Pierre Lemonnier, Hervé Rivière, Fabienne Tzerikiantz.

Tressage de tamis à boisson en tiges de marantacée. Wayâpi - Trois Sauts - Guyane Fr. 1996 (cliché S.Bahuchet.



*Les participants aux fêtes se parent de feuilles, de fleurs et de plumes.
Village de Krisa - PNG - 1999 (cliché S.Klappa)*



La quête d'un développement plus respectueux des populations et de l'environnement a fait mettre en avant d'autres ressources, à côté ou à la place du seul bois : les produits forestiers non ligneux (PFNL), en anglais *Non-timber forest products* (NTFP), font l'objet d'une grande attention et de nombreuses études économiques et écologiques leur sont consacrées. Toutefois, l'exploitation de ces produits relève de la même logique que l'exploitation des grumes : il s'agit de trouver des ressources qui sont commercialisables et exportables, ayant donc une valeur marchande.

"Un moyen d'accroître la valeur des ressources forestières est d'identifier toute la gamme des produits forestiers ayant une valeur commerciale et d'aider ensuite les collectivités forestières et la société en général à mettre pleinement à profit ces ressources diverses, en améliorant les techniques de cueillette, de transformation et de commercialisation" (Lintu 1995).

La différence avec l'exploitation du bois réside dans le producteur, puisqu'on cherche à impliquer non plus des sociétés anonymes, mais les paysans forestiers, que l'on veut ainsi faire entrer dans le cycle monétaire, local, national et international, en suivant les règles économiques de la valeur, du coût et de la plus-value.

Nous nous plaçons ici à un tout autre niveau, en amont de ce commerce. Aujourd'hui encore, ces paysans que l'on cherche à impliquer dans l'exploitation commerciale des PFNL trouvent dans la forêt leur nourriture, la fertilité nécessaire à leur agriculture, mais ils y prélèvent aussi une grande diversité de produits qui sont nécessaires à leur vie quotidienne.

Au delà du fait bien connu - et souvent répété - que "la forêt fournit les matières premières", nous voulons souligner que ces usages vitaux mettent en jeu des *connaissances* très précises sur une infinité d'espèces animales et végétales qui sont reconnues, nommées et dont les caractères physiques sont appréciés. Dans ces pratiques, rien n'est dû au hasard. Les techniques traditionnelles persistent aujourd'hui encore dans toutes les communautés forestières où APFT a œuvré. Loin d'être des archaïsmes que l'aménageur moderne devrait éradiquer, elles témoignent au contraire d'un véritable génie, découlant de siècles d'observations de tous les êtres vivants qui constituent la forêt tropicale. A ce titre, elles méritent notre respect.

Ce chapitre n'a pas la prétention de résumer l'ensemble des produits et matières employés dans les communautés forestières étudiées. Nous illustrerons par des exemples provenant de l'ensemble des terrains d'APFT, la diversité des matières, la variété des techniques et la richesse des savoirs qui les sous-tendent.



1. LES USAGES ET LES BESOINS

L'habitation

Les habitations de tous les villages des forêts tropicales sont entièrement constituées d'une charpente de poteaux et de traverses de bois maintenus par des liens végétaux, quels que soient les matériaux des parois et des couvertures. Elles sont sans fondation.

La toiture est composée de perches : faîtage, sablières, voliges et chevrons sont posés sur des piquets plantés dans le sol, qui forment autant de poteaux de fond. Cet ensemble de troncs et de tiges d'arbres est solidement maintenu par des ligatures de lianes (Tableau 1).

Tableau 1 : Les matériaux de construction des habitations

lieu	type	armature	toiture
en Nouvelle-Guinée			
Nokopo (observations C. Kocher-Schmid)	a) maison traditionnelle, toiture ovale taille de la maison : 5 x 6 m une famille 2 adultes, 4-5 enfants) durée de vie : plus de 20 ans	50 poteaux porteurs 130 arbustes pour l'armature 50 jeunes arbres pour le plancher 23 piliers pour les cloisons intérieures	couverture en paille ligatures de lianes
	b) maison rectangulaire de type "moderne" taille de la maison : 10 m de long une famille (2 adultes, 4-5 enfants) durée de vie : 5 ans	30 poteaux porteurs 25 jeunes arbres pour le plancher 42 planches pour les murs isolation en feuilles de <i>Pandanus</i>	120 chevrons pour la charpente couverture en paille ligatures de lianes
Kasua (observations F. Brunois, 1997)	La grande maison Taille : 20 m x 40 m 10 foyers durée de vie : plus de 5 ans (écorces et poteaux, repris, durent plus de 15 ans)	100 poteaux porteurs 200 arbustes pour les parois 250 arbustes pour les deux couches du plancher les écorces de 70 arbres pour couvrir plancher et parois	140 arbustes pour la charpente 100 tiges de <i>Pandanus</i> pour les voliges les palmes de 50 palmiers sagoutiers pour la couverture
en Afrique			
Pygmées Aka Lobaye (RCA) (observations SB, 1976)	La hutte hémisphérique Surface 3 m ² , hauteur 1,60 m Une seule famille Durée de vie : quelques mois	Environ 90 arbustes pour l'armature	Environ 1300 feuilles de marantacées pour la couverture (1 espèce principale, 2 secondaires)
Pygmées Medzan (Cameroun) (observations C. Leclerc, 1997)	La maison Taille : Une seule famille Durée de vie : 3 à 5 ans	58 arbustes ligatures : 375 m de lianes	nattes de raphia
Nzime Région de Lomié (Observations E. Dounias, 1999)	Cuisine Taille : 8 x 5 m Une seule famille Durée de vie : 10 à 15 ans	150 poteaux 300 rotins de 4 m de long 10 planches pour les huisseries	10 pétioles de raphia pour les poutres 200 rachis de raphia pour les voliges 70 nattes de raphia de 4 m de long (9300 folioles)
en Guyane			
Wayana du Maroni (observation SB, 1999)	a) Une maison rectangulaire Taille : 8 m x 10 m Une seule famille Durée de vie : 20 ans	9 poteaux porteurs 16 solives et 32 planches pour le plancher	Charpente : 7 pannes 30 chevrons 48 lattes Couverture : 34 000 palmes de <i>Geonoma</i>
	b) Case cérémonielle en dôme <i>tukusipan</i> Diamètre 16 m, hauteur 9 m	1 poteau central de 10 m 12 poteaux de 5 m et 12 de 2 m 48 chevrons 9 pannes de 11 m	Charpente : 2 cercles-sablières de 10 tiges assemblées 58 cercles de lattes portant les palmes



Les arbres utilisés doivent être rectilignes et en même temps rigides, non cassant et de faible diamètre. Évidemment, seules certaines espèces associent ces qualités. Toutefois, les poteaux porteurs sont toujours tirés de quelques essences très dures qui devront résister à l'attaque des terribles termites (plus qu'à la putréfaction par l'humidité du sol).

Ce sont les "bois de fer" en Afrique (*Autranella congolensis* des sapotacées, *Lophira alata* des ochnacées...), le wacapou (*Ouacapoua americana*, des césalpiniacées) en Guyane, les *Vitex* (verbénacées) ou les *Intsia* (césalpiniacées) en Nouvelle-Guinée... Ajoutons qu'il est fréquent de remarquer que tel pilier d'une maison de quelques années a refait des feuilles... la "macro-bouture" a repris racine !

- *Afrique centrale* : la maison villageoise est de plain-pied sur le sol, sans étage et rectangulaire. Le sol est constitué de terre battue et lissée. Ordinairement, les poteaux de fond des murs sont liés entre eux par des clayonnages horizontaux, réseaux de lianes formant une armature, qui est ensuite emplie de terre crue malaxée. Seules quelques maisons de vieillards emploient encore les panneaux d'écorce habituels à leurs ancêtres.

Le toit à deux versants est couvert de longues "tuiles de bambou", constituées de folioles de palmier *Raphia* soigneusement repliées et agrafées sur deux lattes également de raphia. Ce palmier, dont les palmes sont remarquablement longues (plusieurs mètres), fournit aussi souvent le faîtage du toit. Une couverture ainsi faite durera plusieurs années.

Chaque maison d'habitation est généralement doublée d'un deuxième corps de bâtiment qui constitue la cuisine, nommée "la maison de femmes" dans certaines langues. Elle est de facture similaire, bien que les parois soient fréquemment couvertes de planches.

Mentionnons à part les fameuses huttes végétales hémisphérique des chasseurs-collecteurs pygmées, construites d'une armature de badines tressées et recouvertes de "tuiles" de feuilles de marantacées. Des cabanes temporaires sont également érigées sommairement par les agriculteurs lorsqu'ils se déplacent pour des activités de chasse ou de pêche en forêt.

Au centre du village se remarque une maison dont la paroi est percée d'un jour à mi-hauteur : c'est le "salon", nommé aussi "corps de garde", lieu de réunion et de loisir des hommes, où sont reçus les hôtes. Ailleurs, au Gabon par exemple, une vaste construction au pignon ouvert attire le regard par les plumes suspendues au faîte : c'est la case collective pour les rites religieux du *bwiti*.

- *Guyanes* : la maison est surélevée.

"Des poteaux de fondation ménagent à hauteur d'homme un vaste étage d'habitation sans cloison intérieure ; une toiture de palmes naines¹ cousues couvre en arceau les chevrons des flancs renflés ; des lattes de tronc de palmier *wasay*² amarrées aux solives forment le plancher ; un escalier est encoché dans un tronc de *kouali*³" (Grenand 1999:56).



La toiture à deux pans dégageant les flancs est fréquente. Plusieurs dizaines de milliers de palmes sont nécessaires à la couverture d'une seule maison, ce qui nécessite une minutieuse gestion des peuplements de ces palmiers nains : seules quelques feuilles sont coupées sur chaque pied, à qui on laisse le bouquet central. Une pièce de la charpente est essentielle, c'est la panne fixée solidement sous le toit afin d'y accrocher les hamacs de toute la famille.

Entre les maisons sont disposés des abris, à toiture sans paroi, qui couvrent les foyers, les larges plaques de cuisson et les ustensiles destinés à la préparation du manioc. Ces cuisines sont souvent partagées par plusieurs ménages.

Au centre du village, une large construction circulaire ou ovale, de plain-pied et sans paroi, au grand toit surbaissé, constitue la maison commune où se réunissent la communauté et ses hôtes pour les festivités (au cours desquelles on consomme la bière de manioc *cachiri*) et où les visiteurs de passage accrochent leur hamac pour quelques nuits.

- *Nouvelle-Guinée* : ovale ou quadrangulaire, la maison est surélevée d'un à deux mètres. La toiture à deux versants est couverte d'herbes, de feuilles tressées de zingibéracées ou de palmes. Les parois sont fermées avec des panneaux d'écorce d'arbres ou d'éclisses tirées de pétioles de pandanus ou de palmiers. Le plancher est composé de dosses, de planches de palmiers, de bambous ou de panneaux d'écorce. Des foyers de terre permettent de faire la cuisine à l'intérieur de la maison ou dans une maisonnette particulière, séparée de la maison d'habitation, selon les régions.

Chez les Kasua de Nouvelle-Guinée, "la maison traditionnelle mesure 20 m de large sur 40 m de long, et 15 m de haut à partir du plancher. Abritant une dizaine de foyers, elle est divisée en deux dans sa longueur par une cloison d'écorce de 1,50 m de haut, séparant hommes et femmes. Tous dorment sur une immense estrade recouverte d'écorce. L'architecture impressionne par son envergure ; l'harmonie des couleurs des matériaux surprend et confère à la maison une esthétique épurée car exclusivement fonctionnelle. Il suffit qu'elle soit plongée dans la brume pour croire en une illusion, à un gigantesque navire naufragé sur une immense mer végétale... C'est un joyau du patrimoine de l'humanité ! Cependant, pour les Kasua, la maison représente le ventre de la mère du gibier. La partie masculine est beaucoup plus large que la partie féminine car c'est là que l'on pratique les cérémonies. La porte du sud, côté masculin, a la forme d'un cloaque de casoar, mi vagin, mi anus" (Brunois, in litt.).

La grande île de Nouvelle-Guinée est soumise à de lourdes contraintes environnementales : tremblements de terre, inondations et cyclones sont fréquents. L'armature des habitations, souple mais robuste, doit supporter ces risques.



Certaines maisons - plus soigneusement construites et souvent ornées de panneaux sculptés ou peints, attirent le regard : ce sont les maisons cérémonielles, qui renferment les reliques des ancêtres et abritent hommes ou femmes séparément lors des rituels.

Dans les régions de Nouvelle-Guinée où l'élevage des porcs est très important, la protection des cultures contre la divagation des animaux est nécessaire. Aussi les champs peuvent-ils être entourés d'une palissade formant clôture (dont la construction peut résulter de travaux collectifs, par exemple chez les Ankave), ou de haies vives de cordylines et de fossés (Nokopo); plus simplement, un abattage réfléchi des arbres suffit généralement à former des barrières naturelles (chez les Kasua).

Les objets du quotidien

- *Emballages* : dès sa première sortie en forêt, l'observateur étranger admirera la dextérité avec laquelle son guide enveloppe et transporte sa provende à l'aide de végétaux cueillis sur place : partout, quelques feuilles de marantacée liées avec une liane ou deux folioles de palmier repliées et agrafées forment un paquet étanche (Afrique, Guyane, Nouvelle-Guinée...) ; une large spathe de palmier (Guyane, Nouvelle-Guinée) ou deux palmes tressées l'une avec l'autre constituent une efficace claie de portage (Afrique, Guyane), un entrecœur de bambou contient liquides ou poudres (PNG)...

Plusieurs arbustes fournissent des lanières d'écorce souples et résistantes qui servent de sangles de portage.

- *Manches d'outils* : l'outillage traditionnel, aussi bien que les fers modernes issus des usines occidentales, demandent des emmanchures spécifiques, soigneusement taillées dans des bois particuliers. Évidemment, le bois employé pour faire un manche de cognée (rigidité, robustesse) diffère de celui nécessaire à l'emmanchement d'une sagaie (souplesse, longueur). Le cultivateur de cacao du sud Cameroun change le manche court de la machette du commerce pour un emmanchement long et profilé, qu'il peut tenir à deux mains comme un sabre. L'herminette de Nouvelle-Guinée nécessite des manches courbes, généralement à partir d'une tige naturellement anguleuse.

Bien que la chasse à l'arc ait considérablement régressé en Guyane, cette arme reste employée pour la pêche. La confection d'un arc et de ses flèches nécessite l'assemblage d'une quinzaine d'éléments: cœur du bois d'amourette pour l'arc, tige de "roseau à flèche" *Gynerium* pour le fût, bois durs ou éclats de bambou pour les pointes, minuscules tampons de bois pour le talon, filasses poissées de résine pour la ligature, jusqu'à la teinture de génipa pour décorer la hampe.

Il en va de même en Papouasie-Nouvelle-Guinée : c'est le bois du palmier noir qui est employé pour l'arc ; comme il ne pousse pas à toutes les altitudes, il peut être



nécessaire de l'obtenir des populations voisines (ce que font par exemple les Kasua) ; c'est aussi une plante protégée, voire semi-cultivée. Les flèches assemblent roseau, bois, lianes, latex, os d'opossum et de casoar et des teintures rouge, blanche, noire, tirées de terres, de sèves, de cendres... Les bambous fournissent aussi des pointes d'armes redoutables.

- *Vannerie* : chaque cultivatrice de la forêt se rend à ses champs portant dans le dos un grand panier, qu'elle ramènera plein le soir venu. C'est la hotte cylindrique d'Afrique centrale, la hotte plate *katouri* de Guyane, c'est le *bilum* de Nouvelle-Guinée, ce superbe filet de corde, extensible, capable de porter aussi bien une patate douce qu'un petit bébé! Tous ces contenants supportent jusqu'à 50 kg de charge...

Le filet de portage des Mélanésiennes est étroitement associé à la féminité ; son nom désigne souvent l'utérus ; quelquefois, plusieurs empilés les uns sur les autres sont portés dans le dos, vides, comme une partie de l'habillement.

Aujourd'hui encore, les formes de vannerie sont très diverses, autant que leurs usages. Outre la hotte, on emploie en Afrique centrale de grands paniers-greniers à arachides, des corbeilles plates pour les graines, des vans pour les chenilles, des paniers à poules, des nasses à poissons, des nattes à dormir, tous objets fabriqués avec des lianes de rotins (quatre espèces), des tiges de marantacées, des éclisses de bois... La liane *Manniophyton* (euphorbiacées) procure une filasse très solide, qui est la base de toutes les cordes et ficelles.

En Guyane, la préparation du manioc mobilise pas moins de 7 vanneries différentes: hotte de portage, vanneries carrées à fond ajouré (tamis) ou à fond plein (filtre) fixées sur un cadre robuste (et liés avec une fibre de broméliacée) ; natte plate ; éventail pour le feu (et en même temps support de farine) et, surtout, la presse suspendue, cette étonnante "couleuvre", fourreau cylindrique dont le tressage extensible autorise une forte traction qui comprime la pâte de manioc en même temps qu'il s'étire, afin d'exprimer le suc vénéneux de la plante.

La plante reine de la vannerie guyanaise, c'est l'arouman⁷: nombre de paniers sont tressés avec les brins tirés de la longue tige droite de cette grande herbacée du sous-bois. L'alternance de brins teints ou non, la modification des points de tressage permettent de décorer à l'infini les vanneries. Les palmiers fournissent aussi leur content de folioles, voire de spathes⁸ repliées et chevillées comme cuvettes. Les racines aériennes de quelques épiphytes⁹ fournissent des fibres robustes très appréciées et même commercialisées.

En Nouvelle-Guinée, les palmiers sont aussi la base des vanneries ; les tiges des rotins ou les folioles des palmiers servent à fabriquer nattes plates, paniers souples ou



rigides, nasses ou capes de pluies. Les spathes repliées du palmier-sagoutier font, là aussi, d'excellentes cuvettes, dans lesquelles on pétrit la pâte de fécule de sagou et la crème de fruits de *Pandanus*. L'écorce de l'arbre *Gnetum* (gnétacées) fournit des fibres très recherchées pour tresser cordes et filets.

Chez les Ankave, la pêche rituelle des anguilles s'effectue avec une longue nasse à ressort, pour laquelle l'écorce et le bois de six espèces d'arbres et de lianes sont utilisées - sans compter la grenouille servant d'appât !

A Vanuatu, comme sur toutes les côtes de Nouvelle-Guinée, les folioles de *Pandanus tectorius* forment la principale fibre pour les vanneries, les paniers et les nattes.

• *Ustensiles de cuisine* : les billes de bois fournissent plusieurs ustensiles de la cuisine quotidienne, que l'industrie ne sait pas remplacer (alors que les pots de terre tendent partout à être remplacés par les "pots de fer" que sont les marmites d'aluminium). En premier viennent le mortier et le pilon.

En Afrique centrale, on en utilise souvent deux différents (horizontal ou vertical), selon que l'on pile le manioc, les noix de palmes ou les feuilles-légumes. En Nouvelle-Guinée, la base des plus gros bambous fournit d'excellents mortiers pour les noix de *Pandanus*.

Le bois pour le mortier doit se laisser creuser à la hache et à l'herminette, il doit supporter les chocs répétés et résister à l'humidité sans se fendre. Un arbre d'une cinquantaine de centimètres de diamètre est nécessaire (tels que le sapelli ou le limba^o en Afrique). Le pilon est taillé dans un jeune arbre rectiligne de moins de dix centimètres de diamètre. En Nouvelle-Guinée, le robuste tibia de l'oiseau géant casoar fournit le meilleur des pilons.

Un cortège d'ustensiles accompagne cette paire indissociable : des plats de bois, des billots à écraser en Afrique (pour lesquels on emploie un contrefort de *Ceiba* ou une bûche de *Staudtia*) ; les larges plats à pâte de taro du Vanuatu (en bois dur de *Casuarina*) ; dans les Guyanes, le "canot à cachiri", cette vaste cuve naviforme servant à brasser la bière de manioc, autour de laquelle se réunit la communauté amérindienne (même si les marmites géantes de collectivité, en aluminium, gagnent du terrain)...

En Mélanésie, comme dans toute l'Asie, les bambous creux et verts posés dans le feu permettent une savoureuse cuisson des aliments.

La persistance de la fabrication des petits ustensiles, comme les cuillers aux formes infinies, dépend essentiellement de la facilité d'accès à des produits de commerce et à la disponibilité monétaire.



Notons que le règne animal fournit souvent des éléments de cuillers : crâne de singe en Guyane, coques d'escargots en Nouvelle-Guinée, écaille de pangolin géant au Cameroun... Les fémurs de casoars donnent des couteaux que l'on considère comme les seuls valables pour ouvrir les noix de *Pandanus conoideus*. Par contre, l'humérus du même oiseau offre une spatule très efficace.

- *Bois de feu* : assurément, de voir rentrer le soir les femmes lourdement chargées de bois mort rappellera que la cuisine quotidienne d'un village en consomme des mètres cube. Généralement, les troncs abattus dans les champs suffisent aux foyers du village. Cependant, toutes les essences n'ont pas les mêmes qualités combustibles.

En Afrique, le mode de conservation par fumage demande de maintenir un feu en permanence dans la cuisine, où de grandes claies servent à étaler les denrées à conserver.

Chez les Amérindiens, le boucanage est une technique, utilisée pour la viande et le poisson, "qui tient à la fois du séchage, de la grillade et du fumage et en combine les avantages gustatifs et de conservation" (Grenand 1999:100). Il consiste en une succession de chauffés plus ou moins enfumées, menées attentivement pendant plusieurs heures, avec des espèces ligneuses judicieusement choisies.

La qualité de la fumée dégagée, ainsi que son odeur, importent sur le choix des bois de feu. L'odeur imprègne certains aliments, leur conférant un goût recherché, mais elle éloigne aussi, outre les insectes, les mauvais esprits - voire le tonnerre (ainsi chez les Kasua de PNG). Inversement, certains bois sont évités car ils imprègneraient les aliments d'une odeur excessive (comme les canneliers *Cinnamomum*).

Ajoutons que plusieurs plantes (herbes, lianes, champignons et mousses) fournissent des brindilles, étoupes ou amadou particulièrement efficaces pour allumer le feu. D'autres arbres donnent d'épaisses résines odorantes, servant de luminaires ou d'encens (ainsi les burceracées, telles *Canarium* en Afrique et en Mélanésie, *Protium* en Guyane, *Araucaria* en PNG et les césalpiniacées pantropicales du genre *Copaifera*).

On évoquera un prolongement moderne de l'usage du bois de chauffe, dans la périphérie des villes : la fabrication de charbon de bois constitue une filière particulière, dont les acteurs ne sont pas nécessairement issus de la forêt, mais qui s'accompagne de problèmes d'accès à la ressource et de déboisement excessif (cf. Demenou 1997 pour le Cameroun).

L'eau et la pêche

- *Déplacement sur l'eau* : les troncs de quelques géants de la forêt sont employés pour creuser les pirogues. Les bois doivent être durs mais surtout résister aux chocs, et ne pas se fendre. Monoxyles en Afrique, les canots sont plus complexes en Guyane et en Nouvelle-Guinée.



"Un tronc d'angélique, de courbaril, de bois-caïman, évidé à l'herminette, puis ouvert sous l'action d'un feu savamment contrôlé donne la coque d'un seul tenant, d'épaisseur régulière." Sont ensuite façonnées, pour surélever les bords, les fargues "dans des planches de cèdre, de carapa ou de guigne-fou. Des paquets d'étope tirée de l'écorce du bougouni, du mâle-bois-canon ou du toulili assurent l'étanchéité" (d'après Grenand 1999:34).

Au sud Cameroun, on emploie des essences différentes selon la taille des embarcations : bois rouges et durs pour la grande pirogue de 5 mètres de long, mais bois tendre, blanc et léger du parasolier, pour les petites "pirogues-moustique" que le pêcheur peut porter seul sur sa tête.

En Mélanésie, les pirogues comportent souvent des balanciers. Une quinzaine d'espèces sont employées pour la coque (dont Albizzia falcata, Alstonia sp., Althoffia pleiostigma...), des bois plus légers servent pour les flotteurs et des perches souples (notamment de rhizophoracées) pour les balanciers, alors que les voiles élégantes sont tressées de fibres de palmiers ou de Pandanus. L'ensemble est calafaté avec divers résines et latex (cf. Powell 1976).

Evidemment, les bois utilisés pour fabriquer les pagaies ne nécessitent pas du tout les mêmes caractères : il faut choisir des bois légers, souples, mais très résistants, que l'on tirera d'un contrefort de bois-citronnelle en Guyane, de caoutchouc *Funtumia* au Gabon, de bois jaune d'*Enantia* au Cameroun ou d'une planche de *Vitex* en Nouvelle-Guinée.

- *Poisons de pêche* : de nombreuses plantes fournissent des poisons employés pour la pêche et pour la chasse. Cette découverte, qui s'est déroulée simultanément sur tous les continents, constitue l'une des plus belles illustrations de l'esprit d'observation et de déduction de l'homme : l'usage des suc de ces plantes drogue le poisson ou provoque la mort du gibier, mais non celle de l'homme qui va ingérer cette proie...

La pêche au poison est toujours réalisée à l'occasion de grandes pêches collectives réunissant plusieurs communautés, en saison sèche.

De nombreuses plantes sauvages ou cultivées fournissent ces poisons : des fruits ou graines, des sèves extraites des tiges et des écorces (lianes, arbres ou herbes). La "nivrée" (un vieux terme



créole issu de "énivrer") désigne l'ensemble de ces poisons végétaux. Les plus usuels sont tirés de la tige des lianes de *Lonchocarpus* (papilionacées) en Amazonie, des fruits de *Strychnos* (loganiacées) ou de l'écorce de *Brenania* (rubiacees) en Afrique, des racines de *Derris* (papilionacées) en PNG. Certaines plantes sont cultivées à cette fin sur plusieurs continents, comme les *Tephrosia* (papilionacées).

Les ichtyotoxiques agissent par asphyxie des poissons, grâce à divers principes actifs (roténones, saponines...).

Les poisons de chasse, dont les flèches sont enduites, agissent différemment. En Amazonie, les curares (sève de *Strychnos*, loganiacées) contiennent des alcaloïdes paralysant les muscles. En Afrique, les graines de *Strophanthus* (apocynacées) ou la sève de *Periploca* (asclépiadacées) contiennent des hétérosides qui agissent sur le cœur.

Plusieurs de ces plantes sont convoitées par les industries pharmaceutiques pour leurs propriétés cardiotoniques (téphrosine, strophantine, etc.).

La vie en société

• *Instruments de musique* : que ce soit dans l'intimité de la maison ou en public lors de grandes réunions cérémonielles, l'identité d'une communauté s'exprime un jour ou l'autre à travers la musique, soutenue par des instruments. Africains et Mélanésiens connaissent les grands tambours à fente, en bois, dont les sons servent aussi à transmettre des messages ; monoxyles, ils peuvent dépasser trois mètres de long.

Les Mélanésiens rythment leurs grands mouvements de foule avec de petits tambours en forme de sablier, à membrane unique en peau de varan ou de marsupiaux, que l'on tient à bout de bras. A Nokopo par exemple, ce sont six types différents de tambours à main, tous dénommés, qui sont employés lors des diverses fêtes. Les cérémonies d'initiation sont accompagnées de trompes de bois, de flûtes en bambou et de conques de coquillage, mais aussi de rhombes, ces plaques de bois que l'on fait tourner au bout d'une corde pour reproduire le mystérieux grondement des esprits.

Les Amérindiens montrent une créativité confondante dans la confection des flûtes et autres instruments à vent : on a pu en observer 20 types chez les Wayana de Guyane, trompes, clarinettes, flûtes de Pan, flûtes traversières, droites, à encoche, "à bandeau", buccales ou nasales, et autres "toupies ronflantes", en os, en roseau, en bois ou en bambou, ornées de plumes, de griffes de tatous, de coques de fruits...

L'instrumentarium africain est également très riche : aux tambours de bois avec ou sans membranes de cuir, s'ajoutent des harpes, des cithares sur une tige de raphia, des lamellophones sanza en moelle de raphia, des xylophones en bois sonores et de multiples sonnaillles de graines et hochets de vannerie.

La gent animale est sollicitée pour divers hochets pour amuser les bébés, coquilles d'escargots en Afrique, becs de toucans et pinces de crabes en Guyane, pinces d'écrevisses en Nouvelle-Guinée...



- *Ornements et parures* : la gamme des ornements corporels est infinie. Intimement liés au fonctionnement de la société, à l'identité d'une communauté, ils sont aussi sensibles aux modes et aux influences. La diversité est donc immense.

Evoquons ici les teintures et peintures du corps (jus noir des noix de *Genipa* et poudre rouge de graines du rocou *Bixa orellana* en Amazonie ; jus noir des fruits de *Rothmannia* et sciure rouge du bois de padouk *Pterocarpus soyauxii* en Afrique centrale ; jus rouge des fruits de *Pandanus* ou jaune des racines de *Curcuma* en Nouvelle-Guinée...), les parures de tête, de bras, de ceintures en fibres, feuilles, fleurs et plumes de toutes les couleurs (toucans, aras, agami en Amazonie ; cacatoès, paradisiers, loriquets et astrapias en Nouvelle-Guinée ; perroquets, aigles, calaos en Afrique...). A Nokopo (PNG), 92 plantes différentes sont employées pour les décorations corporelles éphémères...

Signalons les costumes derrière lesquels le corps du danseur se cache, et qui transforment sa personnalité, ces fibres de *Couratari* en Guyane, ces folioles de *Raphia* en Afrique, ces feuilles de *Cordyline* en Nouvelle-Guinée, parmi de nombreuses autres plantes. Le porteur de masque - qu'il soit dissimulé par un masque de bois sculpté (ce que recherchent avidement les collectionneurs occidentaux !), par un voile de fibres ou une banale couverture du commerce - n'est plus un humain, il est esprit en relation avec le monde invisible.

Les matériaux

On retiendra de ce panorama très vaste (et très incomplet) que chaque communauté utilise une grande proportion de la flore locale, en toutes connaissances de cause et en sélectionnant soigneusement les espèces en fonction des usages (Tableau 2). Dans chaque localité, la diversité ethnobotanique est très grande ; les membres de chaque société reconnaissent, dénomment et utilisent des dizaines, voire des centaines d'espèces (cf. chapitre Local Knowledge).



Préparation de nattes de folioles de raphia (dites "tuiles de bambou") pour couvrir le toit de la maison. Cameroun - Kwedjina - 1989 - (cliché E.Dounias)



Tableau 2 : Utilisation matérielle de la flore sauvage

Pays	Guyane	Vanuatu	PNG	PNG	Cameroun	Cameroun	RCA	RCA
Région	Oyapock	Ouest Santo	Nokopo	Kaluli	Océan	Lomíé	Lobaye	Lobaye
Société	Wayápi			Kasua	Mv ae	Baka	Aka	Montzombo
nombre total estimé d'espèces utilisées	500	100-150	288	503	400		n. c.	386
nombre d'espèces d'usage fréquent	139	75	n. c.	200 à 250	172		227	n. c.
TYPES								
D'USAGES :								
matériaux de construction	12	41	69	281	28		11	24
outillage, ustensiles et vannerie	36	18	65	201	80		79	52
navigation	7	8	0	2	n. c.		-	30
combustible	8	30	10	53	18		14	15
hallucinogènes, stimulants, poisons...	2	2	12	n. c.	40		8	1
remèdes	30	20	33	79	266		23	163
usages sociaux (magie, musique, rituels...)	21	26	68	131	54		42	36
plantes consommées	23	80	37	122	167		50	n. c.
Source	Grenand et Grenand	Tzerikiantz (enquêtes 97-98)	Kocher-Schmid 1991	Brunois (enquêtes 97-98)	Dounias 1993	Leclerc	Bahuchet 1985	Motte 1982

Note : Les nombres totaux d'espèces ne sont qu'indicatifs. Certaines plantes ayant de multiples usages, le total des espèces par types d'usages dépasse évidemment le nombre total des espèces utilisées.
n. c. = non comptés.



Certains de ces matériaux sont indispensables, dans la mesure où ils n'ont aucun équivalent et qu'ils ne coûtent rien sinon le temps d'aller les chercher : par exemple, les lianes pour la vannerie, et pour les liens, et les poteaux et traverses pour les charpentes des maisons.

D'autre part, certaines plantes et familles de plantes présentent un intérêt plus grand, car leurs usages sont multiples. C'est le cas des marantacées (emballages, tuiles végétales, vannerie), des bambous (pour la construction, la vannerie, pour les contenants...). La famille des palmiers est évidemment la plus impressionnante, puisque ces plantes fournissent leurs tiges, leurs fruits, leurs feuilles, leurs pétioles, voire leur sève, pour l'alimentation, la construction, la vannerie, etc.

A Kilimeri (PNG), les Isi utilisent 21 espèces de palmiers *sibul*, qu'ils distinguent des onze espèces utilisées de rotins *kanda* (botaniquement, les rotins sont des palmiers lianescents).

Insistons aussi sur le fait qu'il est fréquent qu'une plante ait plusieurs usages.

L'arbre *Gnetum*, en Nouvelle-Guinée, a des feuilles et des fruits consommés, une écorce à filasse et un bois excellentement combustible; de plus ses feuilles mâchées calment les piqûres d'insectes. De même, en RCA, le bois du *Manilkara* sert à faire des manches d'outils, l'écorce soigne la toux, la sciure assure de bonnes performances à la danse et les fruits sucrés sont appréciés.

2. ÉCOLOGIE ET ÉCONOMIE DE LA CULTURE MATÉRIELLE

Approvisionnement en matières premières et gestion des ressources

Cette gamme extrêmement large de produits végétaux est recherchée au fur et à mesure des besoins. On a pu constater, dans tous les cas, qu'une proportion importante des espèces utilisées croissait dans les zones de forêts remaniées, recrûs et forêts secondaires : palmiers, rotins, arbres de bois blanc, marantacées et herbacées du sous-bois sont toutes des plantes favorisées par la lumière et actives à la reconquête, notamment à la suite du défrichage agricole. Nécessaire à la reconstitution du sol, la jachère est aussi un puissant moyen de transformation du milieu végétal pour les besoins techniques des sociétés humaines.

Ainsi, sur les 645 espèces végétales utilisées par les Wayãpi de Guyane (d'après Grenand 1992), 29% des herbacées, 32 % des lianes, 38 % des arbustes et 31 % des arbres poussent en forêt secondaire (recrûs post-agricoles d'âges divers).



Une mosaïque de végétations d'âges différents résulte du cycle des jachères de l'agriculture itinérante sur brûlis. La croissance de plantes particulières dans ces forêts perturbées, en même temps que la persistance d'espèces cultivées dans la friche et la protection, lors des défrichages, des espèces intéressantes, rendent très floue la limite entre plantes sauvages et plantes domestiques.

En Nouvelle-Guinée, les caractères écologiques des arbres et des palmiers utilisés à Kilimeri se décomposent ainsi :

	Cultivées	Sauvages	Espèces protégées
Arbres (149 sp.)	3	127	19
Palmiers (21 sp.)	4	1	16

La connaissance des qualités mécaniques des bois conduit l'homme forestier à mémoriser les troncs qu'il rencontre lors de ses déplacements, en vue d'un usage ultérieur. Lorsque le besoin se fait sentir de creuser une pirogue, un mortier ou d'extraire un poteau de maison, c'est en toute connaissance de cause qu'il ira abattre un arbre repéré de longue date à un endroit précis.

La prévision est manifeste lors des abattis, plus particulièrement en Afrique centrale : l'agriculteur maintiendra debout dans la parcelle agricole les arbres dont notamment le bois présente une utilité. Même les cacaoyères, pourtant culture de rente imposée par le colonisateur, ont pris la forme de véritables "agroforêts", car les grands arbres qui apportent l'ombre nécessaire au cacaoyer sont tous des essences utiles, qui sont là en fréquence beaucoup plus grande que dans la forêt intacte des alentours.

La plupart des plantes sont abattues (arbres) ou coupées (lianes) au fur et à mesure des besoins. Cependant certaines espèces, lorsque c'est possible, font l'objet de plus de soin : on s'efforcera de n'en cueillir que les rameaux utiles, sans couper la plante, en maintenant le bourgeon terminal afin qu'elle puisse repousser - c'est le cas de petits palmiers d'Amazonie, assez dispersés donc rares, dont les palmes servent à la couverture des maisons. Les risques d'épuisement d'une ressource sont réels et connus des utilisateurs : la substitution n'est pas toujours possible, aussi la disparition d'une plante se traduirait par un plus grand effort pour en trouver d'autres, et des déplacements plus longs et plus pénibles.

Dans le cas précis des palmiers à toiture, on a pu observer en Guyane les effets désastreux d'une reconstruction planifiée d'un village entier, pourtant d'inspiration généreuse. Les pouvoirs publics ont encouragé les habitants de la commune à reconstruire selon le style "traditionnel" leurs maisons délabrées et insalubres. Le problème est venu de la simultanéité de la construction de dizaines de maisons : il a été impossible de cueillir assez de palmes pour toutes, et les toitures ont finalement été couvertes... de bâches de plastique !



Fabrication et acquisition des objets

Dans leur grande majorité, les communautés forestières ne comptent pas d'artisans, c'est-à-dire de personnes qui ne vivent que de la fabrication d'objets. En principe, tout un chacun est à même de fabriquer les objets de base nécessaires à la vie de sa famille. Il y a certes des spécialistes, hommes ou femmes, plus habiles que d'autres et qui se consacrent spécifiquement à la vannerie, à la sculpture du bois pour les mortiers ou les canots... Mais ils le font en plus de leurs activités d'agriculteurs.

Quelquefois, la technicité demandée peut être répartie : ainsi, chez les Mbatia de RCA, la grande hotte est fabriquée par des hommes, avec du rotin. Mais la sangle de filasse tressée qui sert à son portage est faite par des femmes.

Certains travaux d'envergure demandent une collaboration ; il en est ainsi de la construction des charpentes et de l'érection des murs. Il en va de même pour le déplacement de lourdes charges, comme les poteaux de fond des maisons et surtout les grandes pirogues.

L'habileté manuelle est fréquemment un élément de prestige individuel : ceux qui savent faire "de beaux paniers", ceux qui taillent des tabourets aux formes harmonieuses et confortables, les bons facteurs d'instruments de musique ou les bonnes tisserandes sont reconnus et renommés. Cependant, l'indépendance technique est aussi gage d'un mariage stable : on prête attention à la capacité d'un jeune homme et d'une jeune femme à fabriquer les objets de base du quotidien, au moment du choix des conjoints.

La spécialisation accompagne souvent la vieillesse : les vieillards des deux sexes maintiennent leur place de membres à part entière d'une communauté en fabriquant cuillers, paniers, cordes ou objets tissés qu'ils fournissent (vendent ou échangent) à leurs commensaux plus jeunes, occupés aux tâches de production alimentaire.

Production et commerce

Pour l'essentiel, la production des objets utilitaires s'effectue selon des principes non marchands à l'intérieur des communautés forestières. Cependant, l'approvisionnement en matières premières rares ou localisées a depuis très longtemps nécessité la mise en place de réseaux de circulation, souvent sur de grandes distances.

Les réseaux les mieux connus concernent les métaux (en Afrique notamment), mais les produits les plus inattendus pouvaient circuler, comme la poudre colorante de bois rouge en Afrique centrale, ou des plumes d'oiseaux paradisiaques en Nouvelle-Guinée. Le commerce traditionnel était extrêmement important en Nouvelle-Guinée. Il concernait un éventail large de produits d'artisanat, comme des pierres polies pour les haches, des nattes tressées, des capes d'écorces, du sel végétal, des pigments, des



céramiques ou des aliments de base comme la fécule de sagou. Il traversait l'île, reliant des populations des hautes terres avec celles des forêts des basses terres et faisait fréquemment l'objet de processus rituels très élaborés (le plus célèbre étant la *kula* décrite par Malinowski). De nos jours, les boutiques offrent des produits de substitution...

Ces routes de commerce mettaient en relation des communautés les unes avec les autres ; c'est par elles que les produits de l'Occident ont pénétré au cœur des continents bien avant l'avance des colons blancs. Outils de fer manufacturés et récipients circulent ainsi depuis plusieurs siècles; ils ont acquis des valeurs prestigieuses en s'insérant dans les circuits sociaux et leur efficacité technique a rapidement convaincu les utilisateurs.

De nos jours, les produits de types occidentaux se trouvent dans les magasins des villes et des bourgades, mais des commerçants ou des colporteurs s'efforcent aussi de les fournir directement aux villageois, en circulant des semaines durant, en voiture, en pirogue, en vélo ou même à pied (Afrique, Guyanes).

Changements techniques

Évidemment, les modifications techniques sont de nos jours importantes. Dans tout village forestier, on rencontre actuellement des objets qui sont les témoins d'époques différentes. Certains sont obsolètes, archaïques, "archéologiques" en quelque sorte; ils sont rares et ne sont plus employés que par quelques vieillards ou lors d'occasions rituelles spécifiques. Beaucoup d'objets sont "traditionnels", c'est-à-dire que leur forme et leurs matières persistent dans la génération actuelle comme dans celle des grands-parents, mais beaucoup aussi adaptent des matériaux modernes aux formes ancestrales (fer, plastique...). Enfin, des objets importés trouvent leur place dans cet ensemble technique.

Par exemple, une collection de 639 objets a été recueillie à Krisa (PNG) par S. Klappa, en 1998 : elle comporte 22 % d'objets "obsolètes", 42 % d'objets "traditionnels" et 33 % d'objets "modernes".

Les modifications les plus visibles sont les substitutions :
Haches, machettes ou couteaux usinés ; récipients de métal ou de plastique à la place de la poterie, du bois ou de la vannerie ;
toitures de bâche ou de tôle à la place des palmes ; peintures chimiques à la place des pigments végétaux ou minéraux ; tissus au lieu d'écorces ; fils de fer et de nylon à la place de lianes, etc.



Certaines ne laissent pas d'être inquiétantes, ainsi lorsque des insecticides agricoles remplacent les sèves de liane pour la pêche à la nivrée. Plus subtiles, les modifications techniques témoignent de l'inventivité et de la capacité des communautés à assimiler de nouveaux ustensiles - démentant ainsi la soi-disant inertie dont on les taxe trop souvent :

tel filet de pêche est désormais tressé avec des fils de plastique tirés de sacs de farine ; les clous ont fait leur apparition dans l'assemblage des pièces de charpente ; la scie à main est utilisée chaque fois que faire se peut pour découper le bois ; la tronçonneuse à moteur, elle aussi, facilite le débitage des poutres dans les troncs d'arbre...

Les modifications de l'habitat interviennent souvent sous la pression des pouvoirs publics ou d'acteurs extérieurs. La forme des maisons change, comme les modes d'assemblage des charpentes et le type de couverture. Cependant, ces changements ne sont pas toujours heureux, lorsque la nouvelle technique de construction n'est pas maîtrisée. Alors les maisons seront moins étanches.

Ainsi les habitants de Nokopo en PNG sont-ils revenus récemment à la forme ovale de leurs épaisses maisons en paille, délaissant le toit "moderne" rectangulaire, jugé trop perméable au froid.

Il faut insister sur le fait que l'abandon de certains objets résulte d'une rupture dans la transmission du savoir technique, d'un défaut d'apprentissage entre deux générations successives, conséquences fréquentes de la scolarisation des enfants, ou bien de l'incapacité de mobiliser un nombre suffisant de parents ou d'alliés pour mener à bien une entreprise importante (comme la construction d'une grande embarcation ou d'un bâtiment). Perte de la technique, méconnaissance des plantes utiles ou recul devant l'effort nécessaire pour acquérir les ressources dans la forêt, éclatement des structures familiales sont des facteurs qui entraînent le changement matériel.

En 1996, lorsque les enquêtes d'APFT débutent à Krisa (PNG), il n'y a plus qu'une seule vieille potière aveugle, décédée peu après - il ne reste rien d'une poterie fameuse qui fut naguère commercialisée dans toute la province...

Le commerce moderne

L'apprentissage, scolaire ou non, de nouvelles techniques ou la possession de machines modernes poussent certains à se spécialiser dans la fabrication artisanale de mobilier, par exemple, ou dans la construction des maisons. Ils vendent alors leurs services ou leurs productions.

La demande des zones urbaines se fait croissante : chaque jour, dans les villes d'Afrique centrale, des milliers de feuilles de marantacées sont roulées pour cuire les pains de manioc ; des kilomètres de rotin sont acheminés pour tresser chaises et fauteuils ; des centaines de tiges de raphia sont débitées pour construire la literie... Il en va de même avec le bambou en Mélanésie, avec les fibres à vannerie de *nibi* (épiphytes) ou de palmiers en Amazonie et, partout, avec le bois de feu et le charbon de bois, encore et



toujours nécessaires aux centaines de milliers de foyers urbains.

Indéniablement, dans le contexte d'une économie monétaire devenue marchande, ces travaux de cueillette et de transformation procurent des revenus non négligeables aux forestiers qui s'y consacrent. Ces activités ne sont pas sans risque pour les peuplements végétaux : la surexploitation n'est jamais loin. C'est là le principal obstacle à la commercialisation des produits forestiers non ligneux, si elle est mal planifiée.

Le déboisement autour des villes est dû autant à l'agriculture qu'à la recherche de bois de feu et à la fabrication du charbon de bois. Les rotins sauvages coupés en trop grand nombre n'ont pas le temps de repousser. Les enquêtes d'APFT au Cameroun sur l'exploitation des rotins ont mis en évidence les défauts de la législation, qui ne régit pas l'exercice de ces métiers en dépit de la place importante dans le processus de gestion des ressources naturelles et de l'ampleur de ce commerce (Defo 1999).

On connaît bien les méfaits des collectionneurs "d'art primitif", qui ont vidé la plupart des villages d'Afrique et de Mélanésie de leurs sculptures ancestrales, des masques ou des boucliers sculptés jusqu'aux tabourets patinés et aux cuillers gravées. Il est rare que les communautés reproduisent ces objets pour leur usage, une fois qu'ils ont été emportés par l'étranger de passage.

De la même manière, l'ouverture au monde occidental entraîne maintenant une autre sorte de demande, celle des objets d'artisanat, tels que colliers, vanneries, bois sculptés, écorces peintes, etc. Ces pratiques ont l'intérêt immense de permettre de sauvegarder des savoirs et savoir-faire menacés. Cependant, qu'ils soient d'inspiration traditionnelle ou qu'ils suivent des formes à l'usage des Occidentaux, ces objets, s'ils sont faits en grande quantité dans des essences précieuses, vont entraîner une raréfaction des espèces : c'est le cas de l'ébène en Afrique, du bois d'amourette¹¹ en Guyane - sans parler de l'ivoire d'éléphant.

En Papouasie-Nouvelle-Guinée, de nombreuses espèces animales sont désormais inscrites dans la liste de la CITES, étant menacées d'extinction à cause d'une exportation trop forte : tous les papillons diurnes, les oiseaux de Paradis, un perroquet... L'exportation d'objets artisanaux contenant des restes de ces animaux est également contrôlée. Cependant, la plus grande menace pour les oiseaux de Paradis vient de l'intérieur : avec l'accroissement des revenus monétaires dû à la culture du café, les habitants des hautes terres disposent désormais de moyens suffisants pour circuler dans le pays et payer très chers ces produits prestigieux.



Le second risque est plus insidieux, sur un tout autre plan : la fabrication en série d'objets traditionnels entraîne assez fréquemment une simplification des formes et des décors et une nette baisse de finesse des réalisations. Sous les Tropiques, comme en Europe, il est très difficile aux artisans de garder une qualité soutenue à leurs produits, lorsqu'ils sont fabriqués en série.

En dernier lieu, il convient de souligner que la commercialisation tant des PFNL que des objets d'artisanat ne peut à elle seule garantir un juste revenu aux producteurs, qui sont extrêmement dépendants des intermédiaires acheminant les produits vers les lieux de vente et d'exportation.

Évaluation économique des PFNL

Avant même d'évaluer le potentiel commercial des produits forestiers non ligneux (PFNL) comme source alternative de revenus, tant pour les États que pour les paysans, il convient de prendre en compte l'importance des matières sauvages dans la vie quotidienne des populations. Actuellement, la part commercialisée des PFNL par les populations forestières est mineure. Ce n'est pas pour autant que leur valeur économique doive en être sous-estimée. Dans la plupart des cas, il n'y a pas d'alternative à l'usage des ressources sauvages, sans lesquelles la vie quotidienne serait *quasi* impossible. L'éloignement et les difficultés d'accès de la plupart des villages renforcent cette dépendance. Tout projet de développement est susceptible d'entraîner une modification ou une dégradation du milieu végétal, ou bien une limitation de l'accès aux ressources. De ce fait, il devrait être précédé d'une évaluation de la dépendance vis-à-vis des produits sauvages, afin d'estimer le coût potentiel que le remplacement de ces ressources forestières entraînerait pour les usagers, s'ils devaient renoncer à leur usage et donc acheter des substituts (Beer & McDermott 1996; Andel 1998).

Cependant, les difficultés d'ordre méthodologique sont nombreuses. Il est nécessaire de distinguer l'inventaire des ressources du milieu, connues de la population, et l'usage qui en est fait, c'est-à-dire la quantité qui est utilisée. Il faut séparer ce qui est utilisé dans la communauté et ce qui est commercialisé vers l'extérieur. La valeur des PFNL dépasse la pure logique mercantiliste; elle doit être comprise dans le sens le plus large possible, c'est-à-dire prendre en compte leurs valeurs d'usages et non pas seulement leur valeur marchande. Mais les modes de calcul de cette valeur d'usage sont encore sujets à discussion (*Economic Botany* 1993; Beer & McDermott 1996).

Cette évaluation est cruciale dans le cas très concret de dégradation du milieu qui doit entraîner des compensations pour la communauté concernée.

Ce peut être le cas lors de l'ouverture d'un chantier routier ou d'un oléoduc traversant un territoire coutumier (par exemple au Cameroun), ou de la mise en place d'une exploitation forestière qui détruira de nombreux espèces végétales sur des surfaces considérables (par exemple en Nouvelle-Guinée).

L'étude de la possibilité d'une exploitation commerciale des PFNL résulte d'une autre logique. Elle doit s'accompagner d'autres analyses, tant écologiques (cf. Peters 1994 pour le



nécessaire *monitoring*) que socioéconomiques.

La mise en place d'une activité extractiviste doit à la fois :

- prendre en compte les possibilités de commercialisation des produits bruts ou transformés, de telle manière que les revenus en bénéficient essentiellement aux récolteurs et non pas aux intermédiaires ou aux vendeurs ;
- évaluer si le temps passé à ces récoltes ne contrariera pas d'autres activités, notamment les activités agricoles, sans fournir des revenus alternatifs en suffisance ;
- estimer les potentialités de renouvellement des peuplements naturels devant être exploités, afin de prévenir la surexploitation que l'appât du gain favoriserait.

RECOMMANDATIONS

Avant la mise en place d'un programme qui doit entraîner un changement économique notable des populations cibles, il est nécessaire :

- d'estimer la valeur d'usage des produits sauvages, car la population devra acquérir des substituts à ces produits ;
- de prendre en compte la diversité et la complexité des usages domestiques pour les calculs de compensation lors de déprédations du milieu.

Dans le cas du développement d'activités extractivistes, comme dans celui du commerce de produits transformés (matières préparées ou objets d'artisanat), on organisera des coopératives, associations ou groupements d'intérêt, afin de :

- veiller à l'exploitation judicieuse des populations sauvages pour en maintenir le renouvellement ;
- maintenir une qualité de transformation et de fabrication qui permettra de vendre à des prix plus élevés à une clientèle sélectionnée ;
- organiser le réseau de distribution de manière à limiter les intermédiaires extérieurs, afin de garantir des revenus corrects aux récolteurs.

Parallèlement, on sensibilisera les utilisateurs, tant nationaux (citadins) qu'occidentaux :

- au caractère durable de l'exploitation extractiviste concernée ;
- à la qualité de fabrication des produits commercialisés.



BIBLIOGRAPHIE

- Andel, T. van** 1998. Commercial exploitation of non-timber forest products in the North-West district of Guyana. *Caribbean Journal of Agriculture and Natural Resources* 2:15-28.
- Bahuchet, S.** 1985. *Les Pygmées Aka et la forêt centrafricaine*. Paris: SELAF.
- Beer, J. H. de & M. J. McDermott** 1996- *The economic value of non-timber forest products in Southeast Asia*. Amsterdam : IUCN.
- Coiffier, C.** 1993. *L'écorce et la moelle du rotin : conception latmul de l'univers*. Thèse de doctorat EHESS, Paris n.p.
- Defo, L.** 1999.- Les exploitants des produits forestiers non ligneux, des "hors la loi" ou des "oubliés de la loi". *APFT Briefing* 19.
- Dounias, E.** 1993. *Dynamique et gestion différentielles du système de production à dominante agricole des Mvae du Sud-Cameroun*. Thèse de doctorat Université Montpellier II n.p.
- Economic Botany** 1993. Numéro spécial Economic value and sustainable harvest of plants and animals from the tropical forest.
- Emperaire, L. ed.** 1996. *La forêt en jeu. L'extractivisme en Amazonie centrale*. Paris : ORSTOM-Unesco.
- Grenand, F.** 1999. Wayana et Wayampi. In : Hurault et Grenand, *Indiens de Guyane*. Paris, Autrement.
- Grenand, P.** 1980. *Introduction à l'étude de l'univers Wayäpi - Ethnoécologie des Indiens du Haut-Oyapock (Guyane française)*. Paris :SELAF.
- Kocher-Schmid, C.** 1991. *Of people and plants. A botanical ethnography of Nokopo village, Madang and Morobe Province*. Basel : Ethnologisches Seminar der Universität und Museum für Völkerkunde in Kommission bei Wepf & Co. AG Verlag.
- Lintu, L.** 1995. La commercialisation des produits forestiers non ligneux dans les pays en développement. *Unasylva* 46:183.
- Motte, E.** 1980. *Les Plantes chez les Pygmées Aka et les Monzombo de La Lobaye (Centrafrique)*. Paris: SELAF.
- Peters, C. M.** 1994. *Sustainable harvest of non-timber plant resources in tropical moist forest: an ecological primer*. Washington DC : Biodiversity support program.
- Powell, J.M.** 1976. Ethnobotany. In *New Guinea Vegetation*, ed. K. Pajmians 106-83. Canberra : CSIRO in association with ANU Press.
- Raponda-Walker, A. & R. Sillans** 1961. *Les plantes utiles du Gabon*. Paris Lechevalier.
- Rivière, H.** 1994. Les instruments de musique des Indiens Wayana du Litani (Surinam, Guyane française). *Anthropos* 89:51-60.
- Rivière, H.** 1996. *Musique instrumentale des Wayana du Litani. The Wayana of the Litani river (Suriname, French Guiana)* Buda Musique, Disque-compact 92637-2.
- Rivière, H.** 1999, sous presse. Notes sur l'instrumentarium musical des Ntumu du Cameroun. *Journal des Africanistes*.
- On consultera aussi la page Internet de la FAO sur les produits forestiers non ligneux : <http://www.fao.org/forestry/fop/fopw/nwfp/nwfp-f.stm>

NOTES

- 1 Du genre *Geonoma*.
- 2 Du genre *Euterpe*.
- 3 Du genre *Vochysia*, vochysiées.
- 4 Du genre *Brosimum*, moracées.
- 5 A partir du fruit de l'arbre *Genipa americana*, rubiacées.
- 6 Plusieurs espèces de *Ptychococcus* dont *P. lepidotus*.
- 7 *Ischnosiphon arouma* et *I. obliquus*, marantacées.
- 8 Folioles : *Oenocarpus bacaba*, *Attalea* spp. ; spathe : *Euterpe oleracea*.
- 9 Notamment *Heteropsis* spp. (aracées), *Clusia* spp. (clusiées) en Guyana (Andel 1998).
- 10 Sapelli : *Entandrophragma cylindricum* (méliacées) ; limba (ou fraké) : *Terminalia superba* (combrétacées).
- 11 Ebène : *Diospyros crassiflora* (ébénacées) ; bois d'amourette *Brosimum guianense* (moracées).